

EPITRE
A
MONSIEUR MOLINS,
SUR LA GUERISON DU ROI,
Par M. D. R.



QU'un autre dirigé par de lâches maximes,
Vil esclave des Grands encense leurs défauts :
C'est toi, Docte Molins, à qui j'offre ces rimes,
Filles du doux loisir † que m'ont fait tes Travaux.

Des préjugés nombreux du pays où nous sommes,
Mon esprit & mon cœur ont sçû se préserver ;
Las d'oüir vanter l'Art de détruire les hommes,
Je célébre en mes Vers l'Art de les conserver.

† *La Guérison du Roi a fait prolonger de 15 jours les Vacances de l'Université de Paris.*

Dans une aimable Paix gouvernant ſes Provinces,
LOUIS bornoit ſes ſoins à faire des heureux,
Plus flatté de paſſer pour le meilleur des Princes,
Que d'être réputé l'un des plus Valeureux.



Vrayment grand & ſans faſte, il trouvoit plus de gloire
A ſe faire adorer par des Peuples ſoumis,
Qu'à payer de leur ſang à l'avare Victoire
L'honneur d'humilier d'inſolens Ennemis.



J'admirois en ſilence un Monarque ſi ſage,
Un Roi jeune & Regnant ſur des Peuples Guerriers,
Qui ſçavoit retenir l'ardeur de ſon courage,
Et préferer l'Olive aux plus brillans Lauriers.



Mais enfin indigné des perfides alarmes
Qu'à nos riches Vaiſſeaux donnoit un Roi jaloux,
Le généreux LOUIS de ſes péſantes Armes,
Quoiqu'encore à regret, laiſſa tomber les coups.

De morts & de mourans il ſema les campagnes.
Les Villes s'écrouloient ſous ſon Canon vengeur.
Il fit eſcalader les plus hautes montagnes
Et pleurer ſes Rivaux jaloux de ſa ſplendeur.



Trop ſurpriſe de voir ce qu'elle dut attendre ,
Quel que fût de ſon Roi le ſuccès glorieux ,
La France , en ſon honneur , faiſoit par tout entendre
Des Concerts , à mon gré , moins doux qu'injurieux.



Ordinaires Echos du préjugé vulgaire ,
Les Poëtes communs l'élevoient juſqu'aux Cieux :
Comme s'il eût été plus grand qu'à l'ordinaire ,
Depuis qu'il exerçoit ſon bras Victorieux.



Ainſi l'Etre Puiſſant qui conſerve la Terre ,
Se fait plus reſpecter des aveugles Humains ,
Quand ſon juſte courroux fait gronder le Tonnerre ,
Qu'en répandant ſur eux des biens à pleines mains.

Son doigt qui de LOUIS fait proſpérer les Armes,
Et qui de bouclier ſembloit lui tenir lieu,
Nous donna pour ſes jours de mortelles alarmes,
De peur que ſes Sujets ne le cruſſent un Dieu.



Celui qui nous paroit des foudres de la Guerre,
Et chez nos Ennemis répandoit la terreur,
Qui faiſoit tout trembler au bruit de ſon Tonnerre,
Trembla, du moins pour nous, & connut un Vainqueur.



Trop féconde en forfaits, une fiévre funeſte,
Fille de mille maux & mere de la mort,
Par ſa malignité digne ſœur de la peſte,
Menaça tout à coup de terminer ſon ſort.



Encore yvre du ſang de l'aimable L***.
Dont ſon ardente ſoif épuiſa le beau flanc,
Et dédaignant depuis les veines du vulgaire,
L'inſolente attentoit juſqu'au ſuprême rang.

Le plus grand des Bourbons devenoit ſa victime.
L'impie alloit briſer notre plus ferme appui !
Son bras étoit levé pour conſommer le crime,
Et nous n'eſpérions plus que mourir avec lui.



Déja l'ombre funébre environnoit ſa tête ;
Et la faux de la mort, aux yeux de ces Guerriers
Qui voloient ſur ſes pas de Conquête en Conquête,
Antoit le noir cyprès ſur ſes jeunes Lauriers.



Tous nos cœurs gémiſſoient, & comme ſi le Trône,
Ainſi que des tributs, exemtoit des douleurs,
Dans les vaſtes Etats qui forment ſa Couronne,
Ses yeux furent les ſeuls qu'on vît exemts de pleurs.



Son Epouſe, ſon Fils, l'autre eſpoir de la France,
A ſes genoux ſacrés s'empreſſoient d'accourir,
Ne conſervant, hélas ! que l'affreuſe eſpérance
Ou de l'embraſſer mort ou de le voir mourir.

Du déplorable état où la France eſt réduite
Par ſes lugubres cris , Molins eſt averti ;
Ce mortel devant qui les maux prennent la fuite
Comme les Piémontois devant le GRAND CONTI.



Son nom ſeul eſt l'effroy des monſtres du Tartare.
Chaque jour il bannit le trépas de cent lieux ,
Et jamais ſon ſçavoir , à l'achéron avare
N'a manqué de ravir que l'objet de mes vœux.



Malgré le poids des ans il part , court , vole , arrive ,
Trouve ſon Roi tout prêt à deſcendre au tombeau ,
Rappelle dans ſon corps ſon ame fugitive
Et de ſes jours éteints rallume le flambeau.



A ſon aſpect vainqueur la redoutable parque
Sent le ciſeau fatal échaper de ſa main :
Elle qui des Guerriers d'un ſi puiſſant Monarque
Bravoit impunément le plus ſuperbe eſſain.

Soyez moins glorieux de nous ôter la vie,
Vains Héros, un inſecte en fait autant que vous;
Mais qui peut empêcher qu'elle nous ſoit ravie,
Pour un viſible Dieu doit paſſer parmi nous.



Du Souverain des Cieux ſi les Rois ſont l'image,
Qu'eſt celui dont la main ſait conſerver les Rois?
La Parque des plus fiers arrache un dur hommage
Et du Divin Molins elle reçoit des Loix.



O vous! qui vous livrez à la plus vive joie,
Vous, qui ſans lui d'un Pere auriez été privés,
Heureux Peuple, pour qui ſans relâche il s'emploie,
Payez-le, s'il ſe peut, des jours qu'il a ſauvés.



Au comble du bonheur que ſon Art vous procure,
Rendez à ſon mérite un honneur ſans égal:
Il a plus fait de bien par cette ſeule Cure,
Que tous ſes Compagnons n'ont jamais fait de mal.

FIN.

A Paris ce vingtiéme Octobre 1744.